

Université de Provence  
Département d'Histoire

Françoise Trotobas-Appy

## **D.E.A.**

### **"Cultures, Sociétés et Échanges des Pays de la Méditerranée Septentrionale"**

Directeur de recherche : Gabriel Audisio

**Compte-rendu analytique et critique d'une publication en langue  
étrangère.**

Steven Ozment

### **Protestants – The birth of a Revolution**

Édition: Fontana Press (Harper Collins Publications, London, 1993)



Aix-en-Provence  
Mai 1994

Steven Ozment est professeur à l'Université de Harvard. Lauréat de la bourse Guggenheim, de la bourse NEH, il a été plusieurs fois récompensé pour ses travaux de recherche. Il s'est particulièrement intéressé au XVI<sup>ème</sup> siècle européen.

L'ouvrage que nous présentons ici est défini par l'auteur comme une réaction critique face à la récente évolution historiographique concernant la Réformation allemande. Les historiens ont continuellement péché par anachronisme, ignorant la complexité du phénomène et taisant des aspects essentiels. Ainsi au début du siècle, l'école de Karl Holl portait au pinacle la Réformation. Aujourd'hui au contraire, on la qualifie de fanatique, d'intolérante et d'étrangère aux idéaux démocratiques. Comme si les progrès en matière de méthode historique ne parvenaient pas à effacer ou tout au moins à atténuer les interprétations partisans. Steven Ozment entend libérer cette Histoire de son tissu interprétatif qui est plus le reflet des idéaux, voire des idéologies de ses auteurs que celui de la réalité des choses. Il veut donner une image fidèle aux réalités de l'époque, même si celles-ci sont complexes et jalonnées de contradictions comme l'est toute aventure humaine. Il est maintenant reconnu qu'on peut parler de Révolution à propos de la Réformation. La problématique sous-jacente à ce travail est de déterminer sa nature et de rendre compte de ses effets tout au moins immédiats, avec la volonté de tenir compte de toutes ses étapes et de tous ses acteurs (les intellectuels, les politiques et la masse des fidèles). Le plan, thématique, tente d'y répondre : l'ouvrage est formé de 4 grandes parties présentant successivement le pourquoi (les origines), et le comment (le message transmis, la mise en place institutionnelle, le vécu quotidien). Le cadre chronologique est celui de la naissance de la Réformation (insistance sur les années 1520) jusqu'à son enracinement en Allemagne ; il ne dépasse guère les années 1540. De nombreuses notes bibliographiques accompagnent le texte. Un appendice présente un court résumé des divers courants historiographiques, permettant de mieux situer les remarques de l'auteur. Enfin, une iconographie de 14 reproductions de gravures illustre le tout, accompagnée de textes de l'époque.

Après avoir fait un compte-rendu de la réflexion de Steven Ozment, je tâcherai d'en dégager l'intérêt et les limites.

## I - COMPTE RENDU.

### 1. La question des origines.

La première partie de l'ouvrage fait le point sur les conditions dans lesquelles est apparue la Réformation. Parmi elles, **les griefs contre l'Eglise Romaine**. Ils sont d'autant plus importants que les états allemands ont subi très fortement l'emprise papale. A côté de cela, apparaît **un facteur économique et social** exprimé à travers l'attitude :

- des villes impériales qui voient dans l'adhésion à la Réformation un outil pour conserver leur autonomie,
- de certaines corporations traditionnellement en opposition aux gouvernants,
- des paysans en quête d'amélioration sociale.

Si effectivement la Réformation cristallise certaines revendications de type économique et social, on ne dira jamais assez qu'il s'agit là d'une distorsion du message des réformateurs : ceux-ci en effet, à aucun moment n'ont souhaité un bouleversement politique ou social. Ils désiraient au contraire une intégration dans les sociétés établies, réalisable grâce à la légalité. Ils se donnaient donc pour priorité de convaincre les dirigeants. Nous voici au coeur de l'idée maîtresse de l'ouvrage : "*The mainline Protestant traditions both Lutheran and Reformed, were never socially and politically egalitarian, nor did they ever admire pacifism*"<sup>1</sup>. De la même manière, Steven Ozment réfute vigoureusement la thèse, de plus en plus fréquente selon lui, qui associe la Réformation à une révolte citadine contre l'autorité féodale.

La sphère du politique et celle du religieux sont à l'époque étroitement imbriquées. Ce serait donc un non sens de les séparer dans l'étude de la Réformation, même si l'on sait par ailleurs que c'est un phénomène essentiellement religieux. C'est en effet l'habileté politique des réformateurs, alliée à l'attente spirituelle des dirigeants qui a permis à la Réformation d'aboutir. Il est faux de dire que les gouvernants ne s'y sont associés que par pure ambition temporelle. La Réformation a été sur certains plans plutôt un frein à leur désir d'expansion. L'auteur cite pour exemple le partage équitable du patrimoine entre les différents enfants, lors des héritages. Après un bref rappel historiographique sur les origines de la Réformation, l'auteur semble se situer dans la mouvance de Lucien Febvre en rappelant l'énorme besoin de spiritualité des laïcs que l'Eglise traditionnelle ne pouvait plus satisfaire. Mais pour autant, il ne nie pas l'aspect politique et social du phénomène qui s'y est greffé et résume sa pensée ainsi : "Causes religieuses et conséquences sociales" (p.12).

### 2. L'enracinement de la Réformation.

Les parties suivantes essaient de décrire et d'analyser comment la Réformation est

---

<sup>1</sup> - « Les grandes lignes du protestantisme qu'il soit luthérien ou réformé ne furent jamais égalitaires au sens politique ou social, et à aucun moment elles ne penchèrent vers le pacifisme » (p. 22).

devenue réalité.

La deuxième partie est une réflexion non théologique sur **le message diffusé** auprès des masses. Il s'agit de reconstituer ce que des milliers d'individus de l'époque ont pu entendre. L'auteur utilise une source abondante et qu'il connaît bien : les pamphlets. Après avoir présenté quelques grands pamphlétaires (H. Von Kettenbach, Ederlin Von Ginzburg, Hans Sach), il met en évidence les thèmes récurrents : critique du clergé et des rites. Les auteurs s'expriment sur un ton de profonde déception face à la crédulité des gens. Dès les années 1530, l'engouement est tel que, craignant de susciter un mouvement anarchique, et ayant en mémoire l'épisode de la Guerre des Paysans, l'on s'oriente vers de nouveaux thèmes, en particulier celui de la discipline spirituelle développé dans les ordonnances ecclésiastiques rédigées par J. Bugenhagen et J. Brenz (p. 60). Les auteurs en profitent pour dresser un état des lieux de la Réformation : certains décrivent ses progrès (Lettres de l'Enfer), d'autres déplorent sa lenteur, d'autres encore, comme Lazare Spengler, considèrent comme un grand pas d'avoir enseigné que la véritable piété est une affaire intérieure dont le seul juge est Dieu. Aucun de ces textes n'est porteur d'un message social égalitaire. Tous varient autour de deux thèmes :

- l'égalité spirituelle de tous les chrétiens, laïcs ou clercs, que l'historien ne doit pas interpréter comme une quelconque égalité sociale,
- la soumission de la Tradition au test de l'Écriture, qui doit redonner confiance aux laïcs.

Un tel message a forcément des conséquences socio-économiques : par le déplacement de croyances et de rites qui depuis des siècles sécurisaient la vie quotidienne, par le développement d'attitudes nouvelles face au travail, à l'argent, à la pauvreté.

Enfin, il convient de souligner le caractère réaliste de la Réformation, et ce grâce à une réinterprétation du dialogue de Sach écrit en 1524 (p.83). Ce texte est une critique de la moralité protestante qui apparaît très liée au pouvoir de l'argent. Il a été interprété comme la preuve que la Réformation s'est pliée à la moralité bourgeoise et cantonnée dans une sphère uniquement religieuse (B. Balzer, Böckmann). Or, explique l'auteur, la richesse matérielle n'est pas forcément incompatible avec celle du cœur ; mais surtout, il faut y voir la volonté d'établir une société viable, c'est-à-dire compatible avec les réalités humaines que l'on ne peut effacer d'un revers de manche.

La troisième partie est consacrée au **passage à la légalité**, c'est-à-dire au cœur politique de l'affaire. Seule une volonté politique a permis aux messages de devenir réalité.

Cela s'est fait par le biais des institutions ecclésiastiques rédigées par les états ayant choisi la Réformation. Les nombreux exemples énumérés (institutions d'Elbogen 1523, de Brunswick 1531, de Brandebourg/Nuremberg, de Philippe de Hesse) sont porteurs des mêmes modifications : suppression des cloîtres, des rites tels que messes, processions, aspersion d'eau bénite ; adoption de la communion sous les deux espèces... Mais indirectement, la Réformation a eu aussi une influence sur les états restés catholiques : ceux-ci décident en effet de réaffirmer leur orthodoxie catholique en

rédigeant des décrets de réforme préfigurant l'esprit du concile de Trente (p.99).

Steven Ozment souligne le rôle des magistrats dans le processus de légalisation d'une nouvelle forme d'orthodoxie religieuse : " *...the lay magistrates defined a new religious orthodoxy and legally enforced it* " <sup>2</sup>. Cependant, on ne peut pas dire que la Réformation ait été au service des princes : ce sont les princes qui, une fois convertis, se sont mis à son service.

De la même façon que les institutions ecclésiastiques, les catéchismes qui toutefois ne sont pas des textes législatifs, ont contribué à installer la Réformation dans la vie quotidienne. Contrairement à l'avis de l'historien G. Strauss, ce sont plus des leçons d'éducation morale et civique que des exercices de conformisme religieux. Ils veulent à la fois sécuriser les enfants et leur inculquer le dégoût de toute conduite immorale. Pour cela, ils varient sur le thème du Dieu amour et du Dieu vengeance. La propagande anti-catholique y occupe une place négligeable.

Enfin, pour en revenir au débat politique proprement dit, l'auteur se plonge au coeur de la pensée de Luther, soulevant la polémique à propos de la passivité politique du réformateur. Une idée couramment admise fait de Luther le responsable de la légitimation des monarchies absolutistes d'Europe du Nord. L'historien suisse Peter Blicke (p.119 ss) parle de la trahison de Luther et considère Zwingli comme socialement beaucoup plus progressiste que lui ; ceci resterait à démontrer étant donné que Zwingli n'a jamais été à l'origine d'un quelconque bouleversement social. Luther, en réponse à l'opposition de certains princes et à la question du fanatisme évangélique, a construit la Théorie des deux Cités. Il distingue une sphère interne pour le salut de l'âme, et une sphère externe pour celui du corps. Ce qui permet à la fois d'être chrétien et citoyen actif. Le gouvernement temporel doit travailler à l'ordre civil, à la justice, qu'il accorde sur celle de Dieu, mais en aucun cas ne devenir le centre d'une théocratie dirigée par quelques fanatiques. Les dirigeants ne doivent pas se substituer à Dieu s'ils ne veulent pas que les citoyens soient déliés de toute obéissance envers eux. Les historiens qui voient en Luther un champion de l'absolutisme se demandent si cette position est le fruit d'une évolution, ou bien si elle existait déjà dans sa pensée initiale (p. 135 ss). La question est mal posée et s'appuie sur une hypothèse fragile, bâtie sur un texte de Luther de 1523 (lettre à une communauté répondant à une question précise), dans lequel il reconnaît aux chrétiens évangéliques le droit de prendre le contrôle de leurs Eglises. L'interprétation abusive consiste à élargir le propos à une souveraineté politique, et de là, à faire du Luther des premiers temps le partisan d'un égalitarisme politique, voire d'un pluralisme religieux. C'est ignorer un pan entier de la pensée du réformateur. La mutation politique de l'Allemagne prend naissance bien avant Martin Luther. En aucun cas on ne peut lui en attribuer la responsabilité. Le sentiment politique de Luther, jugé aujourd'hui comme conservateur n'est pas hors du commun : c'est celui des hommes de son temps. A l'époque de Luther, on redoute le désordre politique ou social, on craint l'anarchie bien davantage que la tyrannie, persuadé que l'ordre est le garant de la

---

<sup>2</sup> -"*...les magistrats laïcs définirent une nouvelle orthodoxie religieuse et la mirent en application par la légalité*" (p. 103).

viabilité de la vie sociale : *"To Luther and his contemporaries, something more basic than political freedom and equality was at stake in the hierarchical ordering of home and society : the viability of life itself"*<sup>3</sup>. En condamnant à la fois la tyrannie spirituelle et l'anarchie politique Luther est très représentatif de l'esprit de son temps. C'est en libérant les gens de leur "crédulité malade" qu'il a servi la maturation intellectuelle des Allemands, en tout cas plus efficacement que ne l'aurait fait un idéal irréalisable à l'époque comme par exemple la pensée démocratique.

La quatrième partie, très ambitieuse, entend décrire quel fut l'impact de la Réformation dans **le vécu quotidien des individus** et dans leur intériorité.

Tout d'abord dans le cadre de la famille. La Réformation a voulu donner une dimension nouvelle au mariage : fondé sur l'amour mutuel que l'on doit demander à Dieu, il doit se faire avec l'accord parental. La femme doit retrouver sa dignité : elle est faite pour le mariage et non pour le cloître, pour l'enfantement et non pour la virginité (p. 155). Ceci a suscité la critique de bien des féministes qui associent la Réformation à l'aliénation de la femme plus qu'à sa libération. La femme doit se consacrer à l'éducation des enfants. Les seuls empêchements au mariage sont la consanguinité et le manque d'affinité. Le divorce et le remariage sont tolérés, même si l'on sait que Luther préférerait à ces solutions extrêmes une bigamie secrète. Quant aux enfants, ils sont avant 6 ans, dans un état de quasi perfection, idéal pour recevoir éducation morale et religieuse. L'éducation doit supprimer en eux tout égoïsme, les rendre capables de charité et leur apporter la confiance en soi nécessaire pour devenir des êtres autonomes. Par ailleurs, elle ne doit pas être le monopole des parents.

Pour aborder la question de la Réformation intérieure, celle des esprits et des âmes, Steven Ozment commence par une critique historiographique générale concernant les sources couramment utilisées pour parler du fait religieux, comme par exemple les procès d'inquisition, les pèlerinages, les rites... Descriptives plus qu'explicatives, elles sont étrangères à la quotidienneté et à l'intimité du fait religieux (p. 170). Il faut, à son sens, utiliser des sources directes émanant des intéressés eux-mêmes, comme par exemple les témoignages autobiographiques. Certes ils ne sont pas abondants et concernent surtout la première moitié du XVI<sup>ème</sup> siècle. Malgré le risque du stéréotype ou de la déformation, ils restent précieux et fort instructifs. Les deux exemples choisis sont des textes écrits après les faits. L'un des auteurs, le Suisse Thomas Platter est protestant, l'autre, Herman Weinsberg, originaire de Cologne, est catholique. Sont mis en évidence le rejet de la foi des pères, la ténacité dans la nouvelle (T. Platter), ainsi que la critique du clergé et l'influence d'Erasme (H. Weinsberg) : *"Protestants popularized the notion that purely historical traditions, no matter how old and how sacred, could*

---

<sup>3</sup> - "Pour Luther et ses contemporains, il y avait dans l'organisation hiérarchique de la famille et de la société un enjeu plus fondamental que la liberté et l'égalité politiques : la viabilité de la vie elle-même" (p. 143).

*be broken at will whenever they became spiritually and financially onerous*"<sup>4</sup>. Il y a donc bien eu un bouleversement interne : il a contribué à casser les traditions, comme celle très forte qui consistait à adopter la foi de ses parents. La Réformation a encouragé les gens à penser et à croire par eux-mêmes. Ceci est également illustré par le comportement des adolescents qui à l'époque étaient de véritables bastions du conservatisme. L'exemple est celui de 4 garçons issus d'une famille du nom de Behaim, que l'auteur connaît bien pour avoir étudié leur correspondance, et dont les spécificités religieuses se résument ainsi :

- ils accordent une grande importance à la providence divine,
- ils ne sont pas des fanatiques anti catholiques,
- ils sont très imprégnés de culture biblique ce qui est à l'origine d'une véritable rhétorique luthérienne,
- ils ont un grand sens de la confiance mutuelle et du pardon.

L'auteur les considère comme de purs produits de la Réformation. Celle-ci n'a pas créé une nouvelle race de chrétiens meilleurs (exemple du cursus de Stephan Carl, l'un des 4 garçons), mais moins crédules.

### 3. Conclusion.

La réflexion de Steven Ozment aboutit à un bilan destiné à mettre en évidence des points jusqu'alors restés dans l'ombre.

La Réformation a eu **une diffusion limitée** que l'on peut imputer à son austérité formelle, à la persistance de fantasmes religieux, ainsi qu'aux difficultés de son clergé. L'importance accrue des rites qui persistent a parfois occasionné la perte d'un certain confort et d'une familiarité religieuse, contribuant à un effet non désiré au départ : la religion d'une élite spirituelle.

Par ailleurs, elle est à l'origine d'un certain nombre de **comportements nouveaux**, profonds et durables. Tout d'abord sur le plan religieux, elle a donné naissance à une nouvelle forme de spiritualité et a introduit des notions nouvelles : celles de liberté et d'égalité spirituelles. D'autre part, le recours à l'Écriture ou arme contre l'arbitraire spirituel est devenu une véritable force et a servi à l'élaboration d'un sentiment de supériorité, ciment de l'identité nationale allemande. Enfin, elle a servi le scepticisme intellectuel et la critique morale en libérant les gens de leur crédulité malade. L'ensemble des bouleversements que la Réformation a créés ou suscités fait que l'on peut parler d'elle comme d'une Révolution.

## II - INTERET ET LIMITES DE L'OUVRAGE.

La volonté annoncée par l'auteur de situer les événements dans leur contexte,

---

<sup>4</sup> - "Les Protestants ont répandu l'idée que les traditions simplement historiques, quelles que soient leur ancienneté ou leur sacralité, pouvaient être abandonnées dès lors qu'elles devenaient spirituellement ou financièrement trop lourdes". (P. 192).

hors de toute intention idéologique, si elle n'est pas novatrice n'en reste pas moins louable, et il est bon de redire les grands principes de l'Histoire. Ceci dans un but unique énoncé en son temps par Lucien Febvre : comprendre. Le plan adopté met en lumière la manière dont la Réformation s'est implantée en Allemagne, avec un éclairage tout particulier sur le passage à la légalisation, apogée à partir duquel l'enracinement a été possible.

Cependant, cette étude bien que non événementielle souffre de ne pas être accompagnée si ce n'est d'une chronologie annexe, tout au moins d'un rappel des faits importants quand cela s'avère nécessaire. Lacune d'autant plus regrettable que le texte est supposé s'adresser à un large public.

La dernière partie de l'ouvrage, formée de 3 chapitres promettait de nous faire pénétrer dans l'univers des gens ordinaires, c'est-à-dire de la masse de ceux qui se sont, à un moment donné, convertis. C'est par ailleurs cet aspect-là qui avait suscité au départ notre intérêt, pensant trouver dans ce thème des perspectives, même lointaines, pour notre sujet d'étude sur les conversions. Le chapitre traitant de la famille, conçue au sens étroit, fut déjà abordé par l'auteur dans un travail de 1986 (When fathers ruled : family life in Reformation Europe). Il s'agit ici d'expliquer la conception réformée véhiculée par les textes, que nous attendions être confrontée aux pratiques générales. Les deux chapitres suivants soulèvent un problème de méthodologie : celui de l'étude des cas. Prenons par exemple le chapitre 8 ("*Turning protestant : the Revolution within*") dans lequel l'auteur s'appuie sur deux exemples particuliers : deux récits autobiographiques rédigés après coup. Ce faisant, il entend s'opposer à l'approche quantitative, non sans quelque mauvaise foi: "*We may, I believe, often learn more about what religion meant to an age from one well-documented life than from scores of general descriptions of mass behaviour during Carnival or Lent, or from innumerable records of interrogations of laity by clerical tormentors and judges*"<sup>5</sup>. Certes l'histoire quantitative ne permet pas de tout observer ni de tout expliquer, cependant on ne peut pas nier qu'elle soit adaptée à un certain type de recherche. Cette prise de position maximaliste semble destinée à réhabiliter les sources exceptionnelles comme les récits autobiographiques, sources directes par excellence, porteuses d'enseignements, que l'on doit lire bien sûr après avoir pris toutes précautions critiques d'usage. S'il évite le piège qui consisterait à généraliser un cas particulier non représentatif statistiquement, il n'en reste pas moins que ces remarques, pertinentes pour le cas étudié, ne valent peut-être pas pour l'ensemble de la population ; les deux individus du chapitre 8 ou la famille Behaim du chapitre 9 sont assez éloignés de la masse des fidèles que l'on nous avait annoncée. Voilà en tout cas qui devrait nous faire réfléchir sur ces cas que nous rencontrons parfois dans nos recherches : il nous est difficile de les taire, mais ils restent tout de même des spécimens isolés.

---

<sup>5</sup> - "Je crois que souvent nous pouvons apprendre davantage sur le fait religieux à une époque donnée par un récit biographique bien documenté, que par des chiffres décrivant le comportement des masses pendant le Carnaval ou le Carême, ou par les innombrables interrogatoires que juges et persécuteurs ecclésiastiques ont fait subir aux laïcs » (p. 172).



L'ouvrage de Steven Ozment est émaillé d'un certain nombre de références historiographiques concernant la Réformation. L'auteur fait allusion à des historiens anglo-saxons, allemands, suisses, ce qui est intéressant pour le lecteur français volontiers confiné dans son hexagone et malheureusement peu enclin à la pratique des langues étrangères. L'historiographie française est représentée à travers le travail de Delumeau et celui, incontournable, de Lucien Febvre qui a véritablement marqué un tournant en la matière. Actuellement, la recherche française s'intéresse peu à cet aspect de la question. Il n'est pour s'en convaincre qu'à regarder le nombre d'articles qui lui sont consacrés depuis les dix dernières années dans le bulletin de la S.H.P.F.<sup>6</sup>. Soulignons au passage l'absence de E. G. Léonard qui, bien qu'il se situe dans la mouvance historiographique de Lucien Febvre n'en a pas moins accompli un travail considérable, reconnu par la communauté scientifique.

Les divergences historiographiques reposent avant tout sur la question des origines. Steven Ozment, après Lucien Febvre, affirme qu'à révolution religieuse il faut chercher des causes religieuses. Il évoque le besoin d'une spiritualité autre que celle proposée par l'Eglise Catholique (p. 40), après s'être étendu quelque peu sur la thèse des abus du Clergé. Celle-ci, dont il est admis qu'elle n'explique pas tout, eut été intéressante à condition d'aller plus avant dans le questionnement. Ce qui n'est pas fait. La déficience du clergé n'est pas nouvelle au moment de la Réformation ; pourquoi devient-elle alors à ce moment-là, plus insupportable ? Et pourquoi l'auteur, qui cherche des causes religieuses et de plus a fait vœu de n'oublier personne dans son étude, accorde-t-il si peu d'importance à la question du salut de l'âme ? Alors que c'est une préoccupation essentielle pour tout un chacun, pour le paysan comme pour le noble. Nous devons, il est vrai faire un effort considérable aujourd'hui pour garder présent à l'esprit ce trait de mentalité. La Réformation a entre autres choses, révolutionné la question du salut. Celui-ci était avant elle associé à l'accumulation de prestations pieuses et reposait sur la peur du Jugement Dernier comme l'a bien montré Jacques Chiffolleau. Le salut conçu par la Réformation se trouve dans le Christ par le moyen de la foi ; les œuvres ne sont plus primordiales. Que tant d'individus aient suivi cette nouvelle foi dont l'auteur reconnaît tout de même qu'elle est libératrice, ne signifie-t-il pas qu'ils y ont trouvé la réponse à une attente plus ou moins consciente ? Ceci est un vaste débat que l'on aurait espéré au moins être mentionné, si ce n'est clos.

Venons-en enfin à l'intention omniprésente de montrer ce que la Réformation n'a pas été à l'origine : un mouvement social de type égalitariste ou communautaire. La démonstration est convaincante lorsque sont décrites les déformations, volontaires ou non, du message initial (ex : la Guerre des Paysans), lequel était uniquement religieux comme cela apparaît bien dans les pamphlets. C'est uniquement en cela que résident les "conséquences sociales" annoncées de manière un peu abusive sous le titre de chapitre : "Causes religieuses et conséquences sociales". Celui-ci risque de laisser entendre qu'un des effets a été un bouleversement de type social au sens où l'auteur entend ce mot, ce qui est faux. Peut-être est-ce là un moyen pour maintenir le lecteur en éveil ! Par contre,

---

<sup>6</sup> - Société de l'Histoire du Protestantisme Français.

si l'on se souvient que la religion est à l'époque un pilier de la structure sociale à part entière, on peut dire sans trop s'engager, qu'en créant une nouvelle orthodoxie religieuse, la Réformation a opéré un changement de la société, donc social. Bel exemple de l'importance du vocabulaire quand on veut se lancer dans l'interprétation historique.

Dans le droit fil de cette idée maîtresse je retiendrai l'intéressante mise au point sur le caractère politiquement conservateur de la pensée de Luther. Steven Ozment coupe court à un vain débat entre les historiens qui font du réformateur un champion de l'absolutisme et montre que l'Histoire consiste aussi à se poser les bonnes questions. C'est pourquoi il accorde une grande importance au contexte mental et social de l'époque ; ainsi, il met en évidence la lucidité et le pragmatisme de Luther qui voyait le succès de sa réforme uniquement à travers une société viable, donc identique à celle qu'il connaissait.

La démonstration se poursuit par l'étude littéraire des pamphlets. L'auteur est très à l'aise sur ce sujet. Les citations et illustrations abondent. Cependant, la nombreuse production écrite de Luther n'est pas remise à sa juste valeur. En effet Luther, qui écrivit des textes théologiques et polémiques en latin, fut aussi un grand auteur populaire en langue vernaculaire. C'est en 1521 (Edit de Worms par lequel il fut mis au ban de l'Empire) que sa popularité s'accrut et qu'il fut alors relayé par les nombreux auteurs que Steven Ozment présente.



D'une manière générale, je dois avouer avoir ressenti au terme de la lecture quelque frustration, ayant le sentiment que l'auteur n'avait pas rempli tous ses engagements (partie 4 en particulier). S'appuyant largement sur des sources littéraires, il contribue davantage à une histoire littéraire qu'à une histoire sociale, ce qui n'était pas le but annoncé: *"My intention has always been an original and seamless interpretation of the Protestant revolt that does justice to each of its stages and to all of its players: the intellectuals who invented it and propagated it, the politicians who legislated it into law, and the ordinary laypeople into whose lives it came both by choice and by force"* <sup>7</sup>. Il n'en reste pas moins que c'est un ouvrage agréable à lire en particulier quand il nous plonge au coeur de cette littérature de propagande populaire brillamment analysée, et qui ne peut qu'enrichir notre connaissance du passé. Voilà enfin qui pourrait être une excellente base de départ pour une étude des réseaux de diffusion des textes, ou pour une confrontation des pratiques populaires aux idées véhiculées par voie écrite ou orale.

---

<sup>7</sup> - "Mon intention a toujours été une interprétation originale et sans faille de la révolte protestante rendant justice à chacun de ses moments et à tous ses protagonistes : les intellectuels qui l'inventèrent et la diffusèrent, les politiques qui la légisèrent et les gens ordinaires qui l'adoptèrent de gré ou de force » (p. xiv).